

M. Masson est connu pour ses opinions avancées en matière d'éducation. Je dis *avancées* ; mais, comme ce mot peut être mal interprété, j'ajouterai : *pour ses très justes idées sur la nécessité d'une réforme radicale dans notre organisation scolaire.* Il n'a pas à les cacher, d'ailleurs, car il a eu le courage de les exprimer déjà ouvertement, en pleine séance du conseil de l'instruction publique. Ce qu'il n'a pas alors dit très haut cependant, par une tactique habile et avec une réserve toute diplomatique, il l'a dit l'autre soir chez le maire. Et M. Royal est dans cet ordre d'idées, et tous ces messieurs, malgré certains points de détails, ont paru s'entendre avec les hôtes du distingué sénateur.

M. Masson et M. Royal croient que le clergé, qui possède de colossales richesses et qui les tient du peuple ou qui les a reçues pour les employer utilement au bien du pays, a non-seulement le devoir, mais l'obligation morale de consacrer ses immenses ressources à l'éducation des laïques tout autant qu'à l'éducation de ceux qui se destinent à la prêtrise.

En dirai-je plus? Non, pas sur ce sujet; mais j'ajouterai que les hôtes du maire ne croient pas au règlement, favorable aux catholiques, de la question des écoles du Manitoba.

Il n'y a rien comme un bon dîner, entre gens intelligents, pour se bien comprendre. Quel malheur que tous les Canadiens ne puissent dîner ensemble une bonne fois, et s'entendre sur une chose aussi d'urgence que la réforme scolaire!

Le lieutenant-gouverneur d'Ontario et Mme Kirkpatrick ont passé plusieurs jours au Windsor. Mme Kirkpatrick est toujours belle, et garde intacts la gracieuseté et le charme personnel qui lui ont valu la royale réputation de beauté et d'élégance qu'elle s'est acquise dans tout le Canada.

A l'Académie de Musique et au *Queen's Theatre* l'on a représenté *Rice's Surprise Party* et *L'ami Fritz*.

La direction de l'Académie de Musique abuse vraiment de la bienveillance et de la bonhomie du public. La pièce qui vient d'être jouée la semaine dernière est d'un grotesque indigne de ce théâtre, et c'est vraiment se moquer du monde que d'user d'un déploiement de réclames tel qu'il a été fait et de surcharger le prix des places comme lorsque nous avons des artistes en renom et d'un talent indiscutable. Analyser la pièce est chose impossible; c'est une suite de coq-à-l'âne, de jeux de mots qui arrivent on ne sait pourquoi ni comment.

Il y en a quelques-uns de drôles, c'est vrai, et de tellement bêtes qu'on ne peut s'empêcher de rire; mais cela, pendant trois heures de temps, ne laisse pas que d'être très fatigant et surtout insupportablement ennuyeux. Avoir élevé le prix des places pour une pareille ineptie est vraiment inouï. L'administration a été jusqu'à refuser des places, prétendant qu'elles étaient louées, et l'on retrouvait le lendemain libres, à la dernière heure, ces mêmes places.

M. Richard Harlon, nous le constatons avec plaisir, a été très bon dans son rôle de femme : *Isabelle de Castille*, portant bien la toilette et ayant des mouvements de coquetterie qu'aurait enviés Déjazet dans son rôle des *Premières amours de Richelieu*.

Mais pourquoi l'auteur, digne d'aller aux petites maisons, lui fait-il laver, au dernier acte, la culotte du roi, sous prétexte de la stupéfiante allégorie que c'était elle

qui portait les culottes dans le ménage. Cela me paraît un peu accentuer la situation.

Miss Thérèse Vaughn est excellente dans les trois rôles. Charmante à croquer, lorsqu'elle vient en mendiante chanter d'une voix fraîche et bien timbrée la jolie tyrolienne du zème acte, en s'accompagnant du banjo. Chaque soir, ses rappels ont été nombreux et avec juste raison.

Les étudiants de McGill ont fait preuve d'un goût exquis en l'applaudissant à tout rompre et en répétant avec elle, à mi-voix, le refrain de la romance si populaire : *My sweet Heart*. Nos félicitations à MM. les étudiants.

Faible, très faible, le corps de ballet; les danseuses serpentes peuvent encore aller sans inconvénient à l'école de danse; lourdes dans leurs jetés-battus, agitant leurs draperies comme des blanchisseuses qui secouent leur linge, elles n'avaient ni grâce ni chic.

Nous avons vu bien mieux que cela au théâtre Royal, et la direction n'avait pas annoncé des merveilles.

La Regalancita a recueilli de nombreux applaudissements et une certaine admiration. Elle était intéressante à voir et s'est acquittée de sa tâche avec un certain talent.

La musique, oh! la musique! A part la romance d'Isabelle et les chansons de Miss Thérèse Vaughn, une suite de vieux airs qui sont passés à l'état de scies et que les gamins seuls des rues répètent, au grand désespoir des passants.

Franchement, faire tant de tapage et de réclame pour une pareille bouffonnerie, c'est indigne de l'Académie de Musique; il faut que cela cesse et que nous ayons des pièces dignes du genre que ce théâtre a la prétention de représenter.

L'ami Fritz, cette délicieuse petite comédie de Erkmann-Chatrian, a été jouée au *Queen's* la semaine dernière. Quelle aubaine de pouvoir sortir de cette avalanche de pièces anglaises stupides, fades ou bouffonnes, et d'entendre quelque chose de vraiment français!

La fraîcheur des sentiments, la douceur des caractères, la pureté des mœurs mises en relief dans *L'ami Fritz* sont toujours sûres de charmer un auditoire, à quelque race qu'il appartienne.

Mes félicitations au directeur du *Queen's* de produire d'aussi jolies comédies, jouées par d'aussi bons acteurs que MM. Masson, Manola et autres.

UN MONDAIN.

Dans un bureau de journal, Saute-aux-Prunes débâtière contre un de ses amis.

— Tiens!...dit quelqu'un, je vous croyais son obligé.

— Pas du tout: il m'a rendu un service, mais il m'en a refusé un second. Nous sommes quittes.

Bébé apprend la géographie.

— Qu'est-ce que le globe? lui demande son papa.

— Le globe, c'est ce que l'on met sur une lampe.

Entre vagabonds.

— Figure-toi, j'ai trouvé un portefeuille, ce matin.

— Et l'as-tu rendu?

— Oh! non... le monsieur se serait alors cru obligé de me donner une récompense: cela aurait pu le gêner et cela aurait blessé ma délicatesse!